



## Déstabiliser le sens

François Recanati

► **To cite this version:**

François Recanati. Déstabiliser le sens. Revue Internationale de Philosophie, Presses Universitaires de France, 2001, 2/2001 (217). <ijn\_00000147>

**HAL Id: ijn\_00000147**

**[https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn\\_00000147](https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000147)**

Submitted on 17 Sep 2002

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Déstabiliser le sens

François Recanati

CREA, CNRS/Ecole polytechnique  
1 rue Descartes, 75005 Paris, France  
recanati@poly.polytechnique.fr

### I

Une thèse centrale, et même fondatrice, de la sémantique contemporaine est que la signification d'une phrase détermine ses conditions de vérité. Cette détermination peut être plus ou moins directe. Elle est relative au contexte lorsque la phrase est indexicale: la signification est alors conçue comme une "fonction", au sens mathématique, appariant contextes et conditions de vérité. Ainsi la phrase "Je suis français", énoncée par Jean, est vraie si et seulement si Jean est français; énoncée par Paul elle est vraie si et seulement si Paul est français; etc. La signification de la phrase détermine que, si celle-ci est énoncée dans un contexte ayant la propriété C, alors l'énoncé est vrai si et seulement si P. Dans les autres cas (non indexicaux), la signification de la phrase détermine directement ses conditions de vérité: en vertu de sa seule signification linguistique, la phrase "la neige est blanche" aurait ainsi la propriété d'être vraie si et seulement si la neige est blanche. Telle est l'opinion reçue parmi les philosophes analytiques — opinion que bien peu remettent en cause, étant donné notamment les succès obtenus dans l'élaboration de sémantiques compositionnelles à l'intérieur de ce cadre théorique.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Parmi les philosophes contemporains qui remettent en cause cette opinion reçue (et donc l'édifice de la sémantique vériconditionnelle), citons, outre Searle, Charles Travis, dont les exemples et la stratégie argumentative sont très proches de celle de Searle, et Julius Moravcsik, dont le contextualisme me semble toutefois moins radical que celui

Les "philosophes du langage ordinaire" (parmi lesquels je range Wittgenstein et Waismann aussi bien que les philosophes d'Oxford: Austin, Strawson, etc.) voyaient certes les choses différemment. Mais la philosophie du langage ordinaire a connu une perte d'influence spectaculaire dans les vingt dernières années et ne fait plus l'objet, aujourd'hui, que de déclarations méprisantes et de caricatures. L'intérêt suscité par Wittgenstein et son oeuvre n'a, paradoxalement, pas cessé de grandir, alors même que le mouvement d'idées dont il est inséparable connaissait le déclin que j'ai dit. Mais l'obscurité plus ou moins intentionnelle de Wittgenstein, si elle contribue à son éclat et à sa popularité, limite la diffusion effective de ses idées.

John Searle fait partie du petit nombre de ceux qui rejettent l'idée que la signification linguistique détermine les conditions de vérité.<sup>2</sup> Il soutient que la signification linguistique *sous-détermine radicalement* les conditions de vérité, même après qu'on a fixé la valeur des expressions indexicales contenues dans la phrase. Etant donné une phrase quelconque (indexicale ou non), il n'est pas possible de spécifier un état de choses E tel que la phrase soit vraie si et seulement si E est réalisé. Searle ne prouve pas cela, mais il le montre, d'une façon qui me paraît tout à fait convaincante. Ses exemples établissent que l'on peut toujours imaginer un contexte où la phrase en question ne serait pas considérée comme vraie, quand bien même l'état de choses E serait réalisé. Les contextes auxquels fait appel Searle ont comme caractéristique l'étrangeté: on y coupe les gâteaux d'anniversaire avec une tondeuse à gazon, la gravitation ne s'y exerce pas, les hamburgers ont un kilomètre de long, etc. En faisant varier de cette façon "l'arrière plan", Searle montre qu'on fait varier corrélativement, ou à tout le moins qu'on déstabilise, les conditions de vérité des phrases; il en conclut que la signification linguistique ne détermine des conditions de vérité que relativement à certaines hypothèses d'arrière plan.

---

de Searle et Travis. Voir Travis 1975 ch. 3, 1981 part 1, 1985, et 1989 ch. 2; et Moravcsik 1990 ch. 6, et à paraître.

<sup>2</sup> Voir Searle 1978, 1980, 1983 ch. 5, et 1992 ch. 8.

En quoi la dépendance des conditions de vérité par rapport à l'arrière plan diffère-t-elle de la dépendance contextuelle illustrée par l'indexicalité? La première différence est que la dépendance vis à vis de l'arrière plan est *universelle*. Il ne s'agit pas d'une propriété caractéristique d'un groupe spécifique d'expressions, mais d'une propriété de la signification linguistique en général. Deuxième différence: les aspects de l'arrière plan qui peuvent se révéler pertinents pour fixer les conditions de vérité d'une phrase donnée ne sont pas déterminés ou déterminables à l'avance, sur la base de la signification linguistique de la phrase elle-même. La signification linguistique de la phrase ne détermine pas que, si le contexte (ou l'arrière-plan) possède tel ou tel aspect C, alors la phrase sera vraie si et seulement si P. D'une part, la phrase elle-même ne nous dit rien des hypothèses d'arrière plan qui peuvent affecter ses conditions de vérité; d'autre part, même si l'on fixe tel ou tel aspect C de l'arrière plan, il sera toujours possible, en manipulant d'autres aspects, de faire varier à nouveau les conditions de vérité. Il n'y a donc ni prévisibilité ni automatisme dans la relation entre aspects de l'arrière plan et conditions de vérité de l'énoncé, contrairement à ce qui, dans la conception traditionnelle, caractérise l'indexicalité.

On notera que cette deuxième différence n'en est une que si l'on accepte la conception traditionnelle de l'indexicalité; or celle-ci est fautive, précisément en ce qu'elle exagère le caractère prévisible et automatique de la détermination contextuelle des conditions de vérité. David Kaplan (1989) distingue deux sortes d'expressions indexicales: les indexicaux purs (comme "je" ou "demain") et les démonstratifs. La conception traditionnelle convient seulement aux indexicaux purs. La signification linguistique d'un indexical pur est une règle qui, étant donné un contexte, détermine la valeur sémantique (la référence) de l'expression: ainsi "je" désigne le locuteur, "demain" désigne le jour suivant l'énonciation, etc. Mais la signification linguistique du pronom démonstratif "il" n'encode pas une telle règle permettant de déterminer de façon automatique la référence. L'idée répandue selon laquelle le référent d'un démonstratif serait l'objet qui fait l'objet d'un geste de désignation dans le contexte d'énonciation ne tient pas, étant donné qu'un tel geste n'est ni nécessaire ni suffisant pour fixer le

réfèrent. L'idée que le réfèrent est un objet "saillant" dans le contexte ne paraît faire mieux l'affaire que parce qu'elle est vague; mais lorsqu'on y réfléchit, on voit que la seule condition qui fixe le réfèrent d'un démonstratif est celle-ci: l'objet que désigne un démonstratif, c'est celui auquel, dans ce contexte, le locuteur fait référence en employant le démonstratif... Cette détermination est bien évidemment circulaire, mais il n'en est pas d'autre qui soit adéquate: là est la différence fondamentale entre les indexicaux purs et les démonstratifs. Certains sémanticiens formels ne s'y sont pas trompés: dans la séquence (ou "indice") qui leur sert à représenter formellement les aspects du contexte dont dépendent les conditions de vérité des énoncés indexicaux, ils placent les facteurs qui déterminent de façon réglée le réfèrent des indexicaux purs (la personne qui parle, le moment de l'énonciation, le lieu de l'énonciation, etc.) mais, pour les démonstratifs, au lieu de mettre de tels facteurs (introuvables) dans l'indice, ils mettent le réfèrent lui-même. En d'autres termes: le réfèrent d'un indexical pur est l'objet qui, en contexte, satisfait une certaine condition encodée dans la signification linguistique de l'indexical; mais le réfèrent d'un démonstratif n'est pas déterminé par une règle, une procédure ou une condition: le réfèrent est le réfèrent, et c'est le contexte pris dans sa totalité — le contexte *réel* — et non tel ou tel aspect délimité a priori, qui va le déterminer.<sup>3</sup>

La différence entre indexicaux purs et démonstratifs apparaît bien si on compare les formules censées montrer comment la signification de la phrase détermine ses conditions de vérité relativement au contexte:

- (1) La phrase "Je suis français", énoncée par Paul, est vraie si et seulement si Paul est français.
- (2) La phrase "Il est français", énoncée à propos de Paul, est vraie si et seulement si Paul est français.

---

<sup>3</sup> Sur la distinction entre contexte réel et "indice", cf Lewis 1980.

La première formule fait dépendre les conditions de vérité de l'énoncé d'un aspect bien précis du contexte, à savoir l'identité du locuteur. Une fois fixé cet aspect du contexte, la signification linguistique de la phrase détermine automatiquement le contenu vériconditionnel de l'énoncé. La deuxième formule fait également dépendre les conditions de vérité d'un aspect du contexte, mais l'aspect en question est très différent de celui que met en jeu la première formule: car le facteur contextuel dont dépend le contenu vériconditionnel de l'énoncé dans la deuxième formule n'est autre qu'un aspect du contenu vériconditionnel lui-même, à savoir l'individu dont on parle. Alors qu'on peut déterminer *qui* parle avant d'avoir déterminé le contenu de l'énoncé, et afin de le faire, en revanche déterminer *de qui* l'on parle c'est déjà déterminer un aspect du contenu de l'énoncé; dire que le contenu vériconditionnel de l'énoncé n'est déterminé par la signification linguistique qu'après fixation contextuelle de la personne dont on parle, c'est donc dire que cet aspect du contenu (la personne dont on parle) n'est pas déterminé par la signification linguistique de la phrase elle-même mais doit être déterminé indépendamment d'elle. Le contenu d'une phrase incluant un démonstratif est donc *sous-déterminé linguistiquement*, alors que le contenu d'une phrase incluant un indexical pur est bien déterminé par la signification linguistique, même si cette détermination est relative au contexte.

Bien des expressions partagent avec les démonstratifs cette propriété de sous-détermination sémantique. On peut, suivant les Clark (Clark et Clark 1979; Clark 1983), appeler "expressions contextuelles" les expressions qui possèdent cette propriété. Ainsi en va-t-il de mon exemple favori: la construction possessive, "le X de Y". Le bateau de Jean, ce peut être celui que Jean a construit, celui qu'il habite, celui qu'il a imaginé dans son rêve, celui qu'il possède, etc. Une phrase où figure cette expression n'aura de conditions de vérité déterminées que si une relation particulière entre Jean et le bateau a été spécifiée, mais la spécification en question n'obéit à aucune règle ou procédure. Le locuteur fait référence à une certaine relation, un point c'est tout. C'est le contexte qui détermine la relation à laquelle il est fait référence, mais n'importe

quel aspect du contexte peut se révéler pertinent pour la déterminer. C'est donc à nouveau la totalité du contexte réel qui entre en jeu, et non pas tel ou tel facteur isolable a priori.

C'est cette propriété de sous-détermination que généralise Searle, sapant ainsi le principe même de la sémantique vériconditionnelle. Ses exemples montrent que la signification linguistique sous-détermine les conditions de vérité, *quelle que soit la phrase énoncée*. Reste à expliquer ce phénomène. Que certaines expressions soient sémantiquement sous-déterminées et n'acquièrent une pleine valeur sémantique que dans un contexte de communication effectif ne pose pas de problème particulier. Ces expressions sont comme des "jokers" qui n'ont pas de valeur préassignées mais prennent telle ou telle valeur au gré des intentions des utilisateurs. Mais comment expliquer la généralisation de la sous-détermination? Quelle est l'origine de ce phénomène? Que nous apprend-il concernant la signification linguistique? Dans cet article je vais essayer de répondre à ces questions fondamentales. Je supposerai connu le phénomène établi par Searle sur la base d'exemples; c'est *l'interprétation* du phénomène en question qui fait l'objet de cet article.

## II

La sous-détermination qu'établissent les exemples de Searle lui inspire des considérations wittgensteiniennes. Bien que les mots et les phrases représentent des aspects du monde, on ne peut, suggère-t-il, déterminer *in vacuo* s'ils s'appliquent ou non à une réalité donnée; en effet, pour déterminer si la réalité en question "satisfait" ou non la représentation, il faut *interpréter* celle-ci.<sup>4</sup> La sous-détermination provient du fait que les représentations, qu'elles soient linguistiques ou non, ne sont pas "auto-interprétatives". De là se déduit le caractère (partiellement) non-représentationnel de

---

<sup>4</sup> Searle (1992: 177) cite l'exemple wittgensteinien d'une image montrant un homme gravissant une pente: l'homme peut aussi bien être vu comme descendant la pente à reculons, sans que l'image nous dise quelle interprétation est la bonne.

l'arrière-plan. Ajouter une seconde représentation à la première pour l'interpréter ne ferait en effet que reculer le problème, car la seconde représentation aussi devrait être interprétée. De même, rendre la représentation plus explicite reviendrait à introduire un surcroît de représentation qui devrait lui-même être interprété... Il s'ensuit que l'application effective d'une représentation présuppose l'insertion de celle-ci dans un milieu non-représentationnel, c'est-à-dire dans une *pratique* (une "forme de vie", dirait un wittgensteinien). D'où l'insistance de Searle sur le fait que l'arrière plan consiste, dans une large mesure, en dispositions comportementales et en savoir-faire.

J'ai résumé à grands traits la conception de Searle. Je la trouve importante et fondamentalement correcte, mais, dans le détail, elle me laisse en partie insatisfait, pour deux raisons qui sont liées. D'une part, on ne peut se contenter d'invoquer le caractère non auto-interprétatif (ou non auto-applicatif) des représentations, comme s'il allait de soi: il faut l'expliquer. *Pourquoi* les représentations véhiculées par les mots ne s'appliquent-elles que moyennant interprétation? Pourquoi ne sont-elles pas auto-interprétatives? Elles devraient l'être, si la signification linguistique était conforme à l'image frégréenne, c'est-à-dire si elle consistait en conditions d'application. Si un prédicat P possède des conditions d'application définies, alors de deux choses l'une: soit la réalité dont on parle satisfait ces conditions, et le prédicat s'applique, soit elle ne les satisfait pas, et le prédicat ne s'applique pas. Je veux bien que le caractère non auto-interprétatif des représentations soit un fait empirique, attesté par les exemples de Searle et des autres contextualistes, mais pour en rendre compte il faut proposer une alternative à la conception sémantique traditionnelle héritée de Frege.

Ma deuxième critique concerne le caractère non-représentationnel de l'arrière-plan. Searle semble l'inférer du caractère non auto-interprétatif de la signification linguistique. Si l'application d'une représentation requiert interprétation, alors l'interprétation en question doit reposer sur un fondement non-représentationnel, sous peine d'une régression à l'infini. A cela j'objecte que, tant que la notion de "représentation" (c'est-à-dire, dans ce contexte, la notion d'un mot ou d'une phrase pourvue d'une signification linguistique) n'a pas elle-même été clarifiée, on ne sait pas



quel sens prend, ou doit prendre, "non-représentationnel" dans l'argument ci-dessus. Searle interprète "non-représentationnel" dans un sens intuitif: le non-représentationnel, c'est la pratique, le savoir-faire, par opposition au savoir tout court. Or, si je partage avec Searle l'idée que l'arrière-plan comporte une telle dimension "pratique", je récusé l'idée que la sous-détermination généralisée des conditions de vérité ne s'explique que moyennant la reconnaissance de cette dimension. La seule chose que les exemples de Searle établissent c'est que, pour déterminer les conditions d'application des mots et des phrases, on ne peut se contenter de leur signification proprement linguistique: il faut les interpréter en contexte. Si l'on appelle "potentiel sémantique" ce que les mots et les phrases possèdent de par leur appartenance au système de la langue, indépendamment du contexte, alors le potentiel sémantique requiert interprétation pour qu'on puisse appliquer les mots et les phrase en parlant du monde; et l'interprétation ainsi requise ne peut consister en l'ajout d'autres mots et d'autres phrases possédant eux-aussi leur potentiel sémantique, car cela ne ferait que reculer le problème. La sous-détermination implique donc bien une dualité, mais cette dualité n'est pas nécessairement celle de la représentation et du "non-représentationnel" au sens intuitif: pour savoir en quoi consiste exactement la dualité impliquée par l'argument, il faut déterminer en quoi consiste ce que j'ai appelé le potentiel sémantique. C'est également en déterminant la nature du potentiel sémantique qu'on se mettra en position d'expliquer, au lieu de simplement invoquer, la nécessité d'un recours à l'interprétation contextuelle pour fixer les conditions d'application des mots et des phrases.

### III

Mon interprétation du phénomène de sous-détermination généralisée s'inspire de la théorie de la vérité d'Austin (cf l'article "Truth", dans Austin 1971) et, surtout, des remarques de Waismann (1951) sur la "texture ouverte" des prédicats empiriques; elle est donc elle-même "wittgensteinienne" dans la mesure où les remarques de Waismann

reflètent la position de Wittgenstein (voir, en particulier, les §§ 66 et suivants des *Recherches philosophiques*, sur les ressemblances de famille et la flexibilité du sens).

L'idée centrale est la suivante. De façon primitive, les mots ne sont pas associés à des "conditions d'application" abstraites qui en constitueraient la signification conventionnelle (comme chez Frege), mais à des applications particulières. Considérons ce que c'est qu'apprendre un prédicat P. L'apprenant, que j'appellerai Tom, observe l'application de P à une situation particulière S; il associe P à S. A ce stade, le potentiel sémantique de P pour Tom, c'est le fait que P s'applique à S. Etant donné une situation nouvelle S', Tom juge que P s'applique s'il juge S' suffisamment semblable à S. Bien entendu, il se peut que S' soit semblable à S sous un aspect qui ne soit pas pertinent pour l'application de P. L'application de P à S' sera alors jugée fautive par la communauté, qui corrigera Tom. La phase d'apprentissage consiste, pour Tom, à enregistrer un nombre suffisant de situations qui, comme S, légitiment l'application de P, par opposition à celles qui, comme S', ne la légitiment pas. Le potentiel sémantique de P pour Tom au terme de son apprentissage peut être conçu ainsi comme une collection de situations d'application légitimes, c'est-à-dire telles qu'il y a accord entre les membres de la communauté pour juger que P s'applique à ces situations. Appelons ces situations les *situations-sources*. Les applications futures de P seront sous-tendues, dans l'usage de Tom, par le jugement que la situation d'application (ou *situation-cible*) est semblable aux situations-sources.

Dans cette théorie le potentiel sémantique de P est *une collection de situations-sources*, et les conditions d'application de P dans un emploi donné (caractérisé, entre autres choses, par la donnée d'une certaine situation-cible S'') sont *un ensemble de traits que doit posséder S'' pour être semblable aux situations-sources*. L'ensemble de traits en question, et par conséquent les conditions d'application de P, ne sera pas le même pour tous les emplois; il va dépendre, entre autres choses, de la situation-cible. Une situation-cible peut être semblable aux situations-sources sous certains aspects, et une autre situation-cible leur être semblable sous d'autres aspects. D'où une première

mesure de variabilité contextuelle pour les conditions d'application. Mais la variabilité contextuelle des conditions d'application ne s'arrête pas là. Même une fois fixée la situation-cible, les dimensions pertinentes pour évaluer la ressemblance entre cette situation et les situations-sources restent sous-déterminées: elles varient en fonction du sujet de la conversation, des intérêts des interlocuteurs, de l'ensemble de contraste, etc. <sup>5</sup> D'où le fait que l'interprétation soit nécessaire pour fixer les conditions d'application: un prédicat P sert à attribuer une propriété qui n'est pas donnée au titre du potentiel sémantique de P, mais doit être construite en déterminant contextuellement les dimensions pertinentes de ressemblance entre situation-cible et situations-sources.

Considérons maintenant le phénomène spécifique sur lequel Searle attire l'attention par ses exemples: la dépendance vis-à-vis de l'arrière plan. Il tient au

---

<sup>5</sup> Tversky (1977) a souligné à quel point les jugements de ressemblance sont affectés par l'ensemble de contraste. Ainsi, si l'on demande quel pays, la Suède ou la Hongrie, ressemble le plus à l'Autriche (sans préciser la dimension de similarité pertinente), la réponse dépend de l'ensemble des pays considérés. Si l'ensemble de pays considérés inclut non seulement la Suède, la Hongrie et l'Autriche, mais encore la Pologne, alors la Suède sera jugée plus semblable à l'Autriche que la Hongrie; mais si le dernier des cinq pays considérés est la Norvège et non la Pologne, alors c'est la Suède qui sera jugée plus semblable à l'Autriche que la Hongrie. C'est que la Pologne et la Hongrie possèdent des traits communs saillants qui conduisent à les regrouper; et une classification fondée sur ces traits conduit à opposer la Hongrie et la Pologne d'un côté, l'Autriche et la Suède de l'autre. Si on remplace la Pologne par la Norvège dans l'ensemble de contraste, un nouveau principe de classification émerge, fondé sur les traits communs saillants entre la Norvège et la Suède; et dans cette nouvelle classification la Hongrie et l'Autriche se retrouvent ensemble. Tversky conclut que les jugements de ressemblance font appel aux traits ayant une forte "valeur diagnostique" (c'est-à-dire ceux qui sont le plus susceptibles de fonder une classification), et que cette valeur diagnostique elle-même dépend de l'ensemble de contraste.

caractère *global* de la ressemblance supposée entre situation-cible et situations-sources. Les situations-sources sont des situations concrètes, possédant un nombre indéfini de traits. Certains de ces traits vont de soi et leur valeur diagnostique, dans une situation d'emploi normale, tend vers zéro.<sup>6</sup> Il s'agit des aspects les plus généraux et immuables de notre expérience du monde: la gravitation, le fait que l'ingestion des aliments se fait par la bouche, etc. Lorsqu'on spécifie les conditions de vérité d'une phrase (par exemple la phrase "Le chat est sur le tapis", à laquelle Searle consacre une longue discussion), ou les conditions d'application d'un prédicat (par exemple le prédicat "être sur", dans la phrase en question), on ne mentionne qu'un petit nombre de traits — les traits "d'avant plan" — parce qu'on tient la plupart des autres pour acquis; ainsi on ne mentionne pas la gravitation, que l'on présuppose. Cependant, la gravitation est un des traits possédés par les situations qui sont à la source du prédicat "sur"; et il y a un nombre indéfini de tels traits. Ces traits d'arrière plan des situations-sources peuvent être ignorés dans la mesure où ils sont partagés par les situations dont on peut vouloir parler lorsqu'on énonce la phrase; mais si on imagine une situation-cible où les conditions normales de l'expérience seraient suspendues, et où certains traits d'arrière-plan des situations-sources ne seraient pas présents, alors on ébranle la ressemblance globale de la situation-cible aux situations-sources. D'une façon générale, *même si la situation-cible possède tous les traits d'avant plan qui semblent entrer dans la définition d'un prédicat P, il suffit de suspendre un certain nombre de traits d'arrière plan pour compromettre l'application de P à la situation-cible.* Cela montre que le potentiel sémantique de P n'est pas, comme dans la sémantique frégréenne, un ensemble de conditions d'application déterminées une fois pour toutes, mais une collection de

---

<sup>6</sup> Cf Tversky 1977 p. 342: "The feature 'real' has no diagnostic value in the set of actual animals since it is shared by all actual animals and hence cannot be used to classify them. This feature, however, acquires considerable diagnostic value if the object set is extended to include legendary animals, such as a centaur, a mermaid, or a phoenix."

situations-sources telles que P s'applique à une situation-cible S' si et seulement si S' est suffisamment semblable aux situations-sources.

En ce point, une précision est nécessaire. Comme Searle lui-même le souligne, le fait que la situation-cible ne possède *pas* certains traits d'arrière plan des situations-source n'entraîne pas automatiquement la non-applicabilité du prédicat P. Il se peut que ces trait d'arrière plan que la situation-cible ne possède pas (par exemple la gravitation) soient contextuellement sans pertinence, et n'affectent pas les conditions d'application du prédicat. Autrement dit, le fait que tel trait d'arrière plan des situations-sources soit absent de la situation-cible ne lui confère pas automatiquement une valeur diagnostique au sens de Tversky.

La possession par la situation-cible de ce que j'ai appelé les traits d'avant plan des situations-sources n'est pas plus une condition nécessaire à l'application du prédicat qu'elle n'en est une condition suffisante, et pour les mêmes raisons. Pour qu'un prédicat (ou une phrase) s'applique à une situation-cible, il faut que celle-ci ressemble aux situations-source sous les traits contextuellement pertinents. Un prédicat peut donc s'appliquer même si la situation-cible diffère de façon marquée des situations-sources, pourvu que, dans le contexte et compte tenu de l'ensemble de contraste, les ressemblances soient plus importantes que les différences.<sup>7</sup>

#### IV

Le cadre théorique ébauché dans la section précédente peut être dit à la fois "référentialiste" et "éliminativiste". Il est *référentialiste*, parce qu'au lieu d'attribuer de façon primitive aux expressions du langage un "sens" frégéen, c'est-à-dire des conditions d'application, on leur attribue des référents, c'est-à-dire des applications

---

<sup>7</sup> Ainsi, dans certains contextes, le prédicat "citron" pourra-t-il s'appliquer à des citrons en plastique, ou le mot "eau" à du XYZ. Putnam lui-même, dans "The Meaning of Meaning", reconnaît la légitimité de ces emplois, rendus possibles par la variabilité contextuelle des dimensions de similarité pertinentes (Putnam 1975 p. 238-239).

effectives qui servent de modèle (de "*pattern*", dit Austin<sup>8</sup>) pour les applications futures. Et il est *éliminativiste*, parce que les expressions n'ont pas (ou pas nécessairement) de "signification linguistique", dans cette théorie. Le sens d'une expression est construit en contexte à partir du potentiel sémantique de l'expression, mais celui-ci ne ressemble pas à une signification linguistique au sens traditionnel: il s'agit d'une collection d'applications particulières, plutôt que d'un schéma général gouvernant les applications particulières.

Ces deux caractéristiques du cadre conceptuel que je propose ne manqueront pas d'entraîner une réaction de rejet chez ceux-là même qui devraient le plus sympathiser avec mon entreprise. Searle, par exemple, est "internaliste" en philosophie de l'esprit: il devrait donc refuser de faire dépendre le sens de la relation externe qu'entretiennent les symboles avec les référents. Quant aux spécialistes de sémantique lexicale, qui observent quotidiennement la polysémie systématique dont ma théorie a notamment pour but de rendre compte, ils seront sans doute choqués par l'élimination pure et simple de la signification linguistique, mesure qu'ils ne manqueront pas de juger trop radicale. Dans cette section, je voudrais brièvement apaiser les craintes des uns et des autres en montrant que ma position n'est pas nécessairement incompatible avec les leurs.

J'ai identifié le potentiel sémantique des expressions avec une collection de situations réelles auxquelles on les applique. Le caractère réel et concret des situations-sources est important: c'est en tant que situations réelles qu'elles possèdent un nombre indéfini de traits, engendrant ainsi l'indéfinie variabilité des dimensions de ressemblance et donc des conditions de satisfaction. Le référentialisme, c'est-à-dire le fait de considérer comme sémantiquement primitive et fondatrice la mise en relation des expressions avec la réalité à laquelle elles renvoient, est donc un ingrédient

---

<sup>8</sup> Voir "How to Talk", dans Austin 1971, p. 137.

essentiel de ma théorie. (C'est cet ingrédient que je reprends à Waismann.<sup>9</sup>)

Mais cela revient à adopter une position externaliste en philosophie de l'esprit — une position que je défends effectivement (Récanati 1993, ch. 11-12).

Je crois cependant que la théorie est indépendante de la question de l'externalisme et qu'on peut concevoir une variante neutre, acceptable par Searle. Il suffit de remplacer les "situations" par des "expériences". Dans la variante neutre, apprendre le langage consiste à associer les mots à des expériences-sources, qui sont trop riches et concrètes pour être identifiées à une "signification linguistique", au sens traditionnel. Pour obtenir quelque chose qui ressemble à une signification linguistique à partir des expériences-sources, il faudrait abstraire ce qu'elles ont en commun et dégager un schéma — schéma qu'instancieraient ensuite les sens occasionnels que

---

<sup>9</sup> "If I had to describe the right hand of mine which I am now holding up, I may say different things of it: I may state its size, its shape, its colour, its tissue, the chemical compound of its bones, its cells, and perhaps add some more particulars; but however far I go, I shall never reach a point where my description will be completed: logically speaking, it is always possible to extend the description by adding some detail or other. Every description stretches, as it were, into a horizon of open possibilities: however far I go, I shall always carry this horizon with me. (...) [This] has a direct bearing on the open texture of concepts. A term is defined when the sort of situation is described in which it is to be used. Suppose for a moment that we were able to describe situations completely without omitting anything (as in chess), then we could produce an exhaustive list of all the circumstances in which the term is to be used so that nothing is left to doubt; in other words, we could construct a *complete definition*, i.e. a thought model which anticipates and settles once for all every possible question of usage. As, in fact, we can never eliminate the possibility of some unforeseen factor emerging, we can never be quite sure that we have included in our definition everything that should be included, and thus the process of defining and refining an idea will go on without ever reaching a final stage." (Waismann 1951: 121-123)

prend le mot lorsqu'il est employé littéralement dans des contextes particuliers. A n'en pas douter, l'esprit procède à de telles abstractions, mais le point important est qu'il n'est pas nécessaire de supposer de tels schémas abstraits pour expliquer l'acquisition et la compréhension du langage. Il y a compréhension à partir du moment où l'apprenant donne un sens (approprié) au mot lorsque celui-ci est employé. Or pour faire cela il n'est pas nécessaire qu'il associe au mot un schéma abstrait — sa "signification linguistique"; il suffit qu'il lui associe, directement, les expériences-sources. Le sens contextuel du mot résultera, pour lui, de l'établissement de similitudes entre ces expériences-sources et l'expérience présente, correspondant à la situation d'emploi. Autrement dit, la compréhension consiste bien à extraire un schéma abstrait instancié à la fois par les expériences-sources et l'expérience-cible, mais un tel schéma n'as pas besoin d'être calculé à l'avance, une fois pour toutes. A chaque emploi, un schéma nouveau peut émerger. Dans ce cadre théorique, il n'y a pas de signification linguistique au sens traditionnel, c'est-à-dire un schéma fixe, mais seulement des sens occasionnels.

La variante neutre que je viens de présenter est assez proche de la théorie de la catégorisation à base d'exemplaires élaborée par le psychologue Douglas Hintzman, et les travaux d'autres chercheurs en science cognitive comme Rumelhart, Barsalou ou Langacker vont dans le même sens.<sup>10</sup> Reste le problème de fond: remplacer les situations réelles par nos expériences de ces situations ne compromet-il pas un aspect essentiel de la théorie, à savoir la variabilité indéfinie des conditions de satisfaction, fondée sur le nombre indéfini de traits possédés par toute situation réelle? Pas nécessairement. Les expériences ont ceci de commun avec les réalités qu'elles sont, comme elles, "riches et concrètes". En ce qui concerne les expériences, j'interprète cette propriété de la façon suivante: en vertu de leur dimension iconique, c'est-à-dire de leur contenu non-conceptuel, les expériences possèdent une forme de densité impliquant la

---

<sup>10</sup> Cf Hintzman 1986, 1988; Rumelhart 1979; Barsalou 1987, 1993; Langacker 1987, 1991 (ch. 10).



possibilité d'en extraire un nombre indéfini de traits par digitalisation.<sup>11</sup> En approfondissant cette suggestion, on pourrait peut-être justifier l'insistance de Searle sur les aspects non-représentationnels (au sens maintenant de: non-conceptuels) de l'expérience.

Il y a, également, une variante neutre de la théorie en ce qui concerne la question de l'éliminativisme. La version éliminativiste que j'ai présentée fait disparaître purement et simplement la "signification linguistique", au profit du potentiel sémantique d'un côté et des sens contextuels de l'autre. La variante neutre laisse ouverte la possibilité que les situations-sources soient représentées non seulement de façon riche et concrète, dans leur singularité épisodique, mais également de façon schématique. Une représentation schématique par défaut (qui peut prendre la forme d'un "*frame*", d'un "prototype" ou de ce que l'on voudra) peut bien bien associée aux mots de façon relativement constante et indépendante du contexte; mais elle n'est alors que la partie la plus accessible de la représentation encyclopédique/épisodique des situations-sources, ce qui lui confère le statut d'un "stéréotype" au sens de Putnam. Dans cette variante de la théorie c'est, toujours, le potentiel sémantique (c'est-à-dire la collection des situations-sources ou les représentations encyclopédiques/épisodiques de ces dernières) qui sert d'*input* à la construction contextuelle du sens: le processus de construction ne se contente pas des ingrédients fournis par le stéréotype, même si le caractère plus accessible des traits figurant dans ce dernier leur fait jouer un rôle éminent. On peut donc, si l'on veut, considérer le stéréotype comme une forme étioyée de signification linguistique: la structure globale de la théorie n'est pas affectée par cette concession. Comme chez Putnam, ce qui compte reste l'association primitive entre le mot et la réalité qu'il dénote. Loin que le sens détermine la référence, c'est la référence qui est donnée de façon primitive et directe, à travers le contact individuel ou collectif des utilisateurs du langage avec la réalité dénotée. Le stéréotype, s'il existe, n'est qu'un

---

<sup>11</sup> Sur la digitalisation et le caractère analogique de l'expérience, voir Dretske 1981 ch. 6.

aspect du savoir encyclopédique a posteriori sur le référent, distingué des autres aspects du savoir encyclopédique par deux traits: la plus grande accessibilité psychologique, et le caractère socialement partagé.

## V

Jusqu'à présent j'ai admis que les exemples de Searle établissent la sous-détermination généralisée des conditions de vérité, et j'ai cherché à rendre compte du phénomène dans le cadre d'une théorie sémantique alternative à la théorie traditionnelle héritée de Frege. Pour finir, je voudrais discuter les stratégies auxquelles les défenseurs du cadre traditionnel peuvent recourir pour accommoder les exemples de Searle sans remettre en cause leurs principes.

Il y a, en fait, deux stratégies principales. La première fait appel à la notion d'indexicalité: il s'agit de réduire le phénomène dont parle Searle — la dépendance vis-à-vis de l'arrière plan et la sous-détermination radicale qu'elle engendre — à quelque chose de familier: la dépendance contextuelle des expressions indexicales.<sup>12</sup> La seconde stratégie fait appel à la distinction entre le sens littéral et le *speaker's meaning*, entre la proposition exprimée par la *phrase* (relativement au contexte) et ce que le *locuteur* affirme en énonçant cette phrase. Seul ce que le locuteur affirme serait sous-déterminé linguistiquement, dans les exemples de Searle: la phrase, elle, n'en exprimerait pas moins une proposition déterminée, de sorte que le phénomène de dépendance vis-à-vis de l'arrière plan ne concernerait pas la sémantique, mais seulement la pragmatique.

Commençons par la première stratégie. Dans *Intentionality* Searle donne l'exemple du verbe "ouvrir" (Searle 1983: 145-147). Lorsqu'on demande à quelqu'un d'ouvrir la porte, le contenu de la demande va bien au delà de ce que la phrase signifie linguistiquement. Car on parle aussi, et littéralement, d'ouvrir une blessure; or si on "ouvrirait" la porte en y faisant une incision à l'aide d'un scalpel, comme on ouvre une

---

<sup>12</sup> Pour un exemple de cette stratégie, voir Dascal 1981 p. 169-172.

blessure, on n'aurait pas satisfait la demande. Dans un contexte spécial, cependant, il se pourrait que l'ordre d'ouvrir la porte doive être satisfait précisément en l'incisant au moyen d'un scalpel. Le mode d'ouverture est donc indiqué par le contexte, il n'est pas calculable sur la base de la seule signification linguistique de la phrase. On peut, certes, l'expliciter dans la phrase-même en introduisant des précisions supplémentaires, mais chaque ajout de ce type ne peut manquer d'introduire d'autres indéterminations. Si par exemple on ajoute que la porte doit être ouverte "avec la clef", on ne précise pas si celle-ci doit être mise dans la serrure ou bien utilisée comme hâche pour défoncer la porte (Searle 1992: 182).

Une réponse possible consisterait à dire que le mot "ouvrir" est, comme tout verbe, associé à un *frame* complexe<sup>13</sup> impliquant un certain nombre de rôles d'argument: des lieux, et notamment un lieu faisant office de *dedans*, un lieu faisant office de *dehors*, et une *frontière* les séparant; un *passage*, c'est-à-dire un chemin joignant le dedans au dehors à travers la frontière; un *mobile* susceptible de passer du dedans au dehors ou vice versa en empruntant le passage; un *obstacle*, c'est-à-dire une entité empêchant le mouvement du mobile en obstruant le passage; un *agent* susceptible de désobstruer le passage au moyen d'une *action* sur l'obstacle; un *instrument* servant à accomplir l'action; etc. Appliquer le verbe "ouvrir" à une situation-cible consisterait à instancier notamment les variables que je viens d'énumérer, c'est-à-dire à identifier contextuellement le dedans, le dehors, l'obstacle, le passage, etc. Dans le cas de "ouvrir la blessure", le dedans est l'intérieur de la plaie, le dehors est l'extérieur du corps, le mobile est le pus ou les sécrétions internes à la blessure, et ainsi de suite; ce travail d'instanciation contextuelle des variables n'est pas différent de celui qui est requis pour interpréter "le bateau de Jean" ou "Il est venu". Dans cette optique, il n'est pas nécessaire pour rendre compte des exemples de Searle de modifier radicalement la

---

<sup>13</sup> La notion de *frame* que j'utilise est celle élaborée par Fillmore dans une série de travaux; pour une présentation générale voir Fillmore 1982, 1985, 1991.

théorie sémantique comme je l'ai suggéré; il suffit d'allonger la liste des "expressions contextuelles", en y incluant notamment tous les verbes.

Cette défense de la sémantique traditionnelle soulève deux objections. D'abord, si on généralise la sous-détermination en étendant considérablement la liste des expressions contextuelles, on rend l'approche vériconditionnelle de la signification linguistique triviale et sans substance. Comme on l'a vu à propos des démonstratifs, la signification de la phrase n'indique pas les aspects du contexte dont dépend la valeur sémantique d'une expression contextuelle. En cela réside la différence entre expressions contextuelles d'un côté, indexicaux purs de l'autre. Qu'on se rappelle les deux formules caractéristiques:

- (1) La phrase "Je suis français", *énoncée par Paul*, est vraie si et seulement si Paul est français.
  
- (2) La phrase "Il est français", *énoncée à propos de Paul*, est vraie si et seulement si Paul est français.

Dans le premier cas la signification linguistique indique l'aspect du contexte qui détermine les conditions de vérité, et donc la détermination contextuelle des conditions de vérité reste sous le contrôle de la signification linguistique. Mais dans le second cas l'aspect pertinent du contexte à laquelle renvoie la signification linguistique est d'emblée un aspect du contenu vériconditionnel de l'énoncé, lequel aspect doit donc être déterminé indépendamment de la signification linguistique. Les expressions contextuelles font ainsi exception à la thèse d'une détermination du contenu vériconditionnel par la signification linguistique. Comme l'a indiqué Charles Travis (1981: 58-59), si on généralise ce cas de figure, on généralise l'exception et donc on abandonne l'idée même de cette détermination; ou, si on la maintient, c'est sous une forme triviale, correspondant à la formule (3):

- (3) La phrase *S*, dans un contexte où elle sert à dire que *P*, est vraie si et seulement si *P*.

Quelle que soit la force de cette objection, le défenseur de la théorie traditionnelle peut répondre de la façon suivante. Certes, la signification d'une phrase contenant des expressions contextuelles (sous-déterminées) ne contrôle pas la détermination contextuelle des conditions de vérité comme le fait la signification d'une phrase contenant des indexicaux purs. Mais elle la contrôle tout de même, dans la mesure où le recours au contexte est déclenché par l'expression contextuelle elle-même, suivant un processus ascendant ("*bottom up*"). A travers les expressions contextuelles, dont la signification comporte des variables demandant à être instanciées, la signification linguistique de la phrase détermine au moins les divers endroits où un recours au contexte et aux intentions du locuteur est nécessaire: en ce sens, atténué mais réel, la détermination contextuelle des conditions de vérité reste sous le contrôle de la signification linguistique.

J'accepte cette réponse. De par le caractère ascendant des processus contextuels en jeu, la forme de sous-détermination qui caractérise les démonstratifs et autres expressions contextuelles n'est pas aussi radicale que je l'ai donné à entendre; elle est moins radicale, en tout cas, que celle qu'implique la théorie ébauchée dans la section 3. Mais que j'accepte cette réponse ne signifie pas que j'accepte la défense "indexicale" de la sémantique traditionnelle, fondée sur l'analogie entre la sous-détermination searlienne (la dépendance vis-à-vis de l'arrière-plan) et la sous-détermination caractéristique des expressions contextuelles. Car je récusé cette analogie, au nom de la seconde objection annoncée plus haut.

Admettons que le verbe "ouvrir" soit associé au *frame* complexe mentionné ci-dessus. Cela en fait-il une expression contextuelle, c'est-à-dire une expression dont la signification linguistique comporte une ou plusieurs variables à instancier contextuellement? Pas nécessairement. Il y a une différence importante entre les rôles d'arguments d'un *frame* et les variables sémantiques d'une expression contextuelle. La

différence est la suivante: les variables d'une expression contextuelle doivent être instanciées pour que celle-ci acquière une valeur sémantique définie. Si le référent de "Il" dans "Il est monté sur le bateau de Jean" n'est pas contextuellement spécifié, ou si la relation entre le bateau et Jean reste imprécise, l'énoncé n'a pas de conditions de vérité définies. Le caractère ascendant de la détermination contextuelle de la valeur sémantique va de pair avec son caractère obligatoire. Mais les rôles argumentaux du *frame* ne doivent pas nécessairement être instanciés en contexte. Leur instanciation est facultative: c'est le contexte qui détermine les rôles d'argument pertinents, c'est à dire ceux qui doivent être instanciés. Ainsi, dans bien des contextes, cela n'a pas d'importance si la porte est ouverte avec la clef ou autrement: ce qui compte est simplement qu'elle soit ouverte. Il y a, certes, un petit nombre de rôles d'argument dont l'instanciation pourra être syntaxiquement ou sémantiquement obligatoire, mais la stratégie indexicale présuppose que l'analogie vaut entre le *frame* global (avec la totalité de ses rôles d'argument) et une expression contextuelle dont les variables doivent être instanciées. C'est cette analogie qui se révèle intenable. La sous-détermination de "ouvrir" se révèle plus radicale que la sous-détermination d'une expression contextuelle pour la raison suivante: c'est l'expression contextuelle elle-même qui, en vertu de sa signification linguistique, indique les variables qui doivent être contextuellement instanciées (même si, au contraire des indexicaux purs, elle n'indique pas *comment* elles doivent l'être). Mais c'est le contexte et non le verbe "ouvrir" qui indique quelles variables, parmi celles qui sont constitutives du *frame*, doivent être instanciées contextuellement. Pour cette raison, la détermination du contenu vériconditionnel, dans les exemples de Searle, n'est pas sous le contrôle de la signification linguistique, même au sens faible où la détermination du contenu d'une expression contextuelle est sous le contrôle de sa signification linguistique.

C'est en ce point que le défenseur de la sémantique traditionnelle sera tenté de recourir à la seconde stratégie. L'idée de base est que les dimensions facultatives du sens relèvent de la pragmatique: seuls font partie de la proposition exprimée les aspects du sens qui sont soit véhiculés directement par les expressions linguistiques, soit sont

déterminés en contexte mais sous le contrôle de la signification linguistique.

Dans cette optique, les instanciations contextuelles des rôles argumentaux du *frame*, et en particulier la spécification du mode d'ouverture pertinent dans l'exemple de Searle, sont rejetés à l'extérieur de la proposition exprimée littéralement. Quand donc on demande à quelqu'un d'ouvrir la porte, on lui demande (littéralement) d'ouvrir la porte *d'une façon ou d'une autre*; et c'est compatible aussi bien avec son ouverture "normale" qu'avec les façons plus ou moins extraordinaires d'ouvrir une porte imaginées par Searle. Les hypothèses d'arrière-plan dont parle Searle servent à *enrichir* le sens littéral de façon à déterminer ce que le locuteur veut dire; mais indépendamment de tout enrichissement de ce type, la phrase exprime une proposition, très générale, résultant de la quantification existentielle de tous les rôles non-obligatoires du *frame*.

Face à cette défense du cadre traditionnel, on répondra, avec Searle, qu'on est bien incapable, au niveau d'abstraction et de généralité requis, de déterminer des conditions de vérité. Il suffit pour s'en convaincre de considérer des exemples où des hypothèses d'arrière-plan ne sont pas immédiatement accessibles: on est alors bien en peine de donner un sens à l'énoncé. Que signifie: "Paul a ouvert le soleil"? Quelle est la proposition très générale que cet énoncé exprime, indépendamment du contexte? Quelles sont ses conditions de vérité? Comme Searle le souligne avec force, on n'en n'a pas la moindre idée. Dans un article sur la polysémie (Recanati 1997: 120) j'ai mentionné, dans le même esprit, la phrase "Désarmez la fricassée", prononcée par Gary Cooper dans un film de Borsage. Quels sont les conditions de satisfaction de cet énoncé? Hors contexte, on est bien incapable de le dire. Comme avec les phrases où figurent des expressions contextuelles, on n'a pas de conditions de vérité définies tant qu'on n'a pas fait appel au contexte; mais contrairement à ce qui se passe avec les expressions indexicales ("pures" ou "contextuelles"), ce n'est pas la signification linguistique elle-même qui balise le recours au contexte en déterminant les variables à

instancier. C'est le contexte qui détermine les variables pertinentes, en même temps qu'il permet de leur assigner des valeurs.<sup>14</sup>

### Références bibliographiques

- Austin, J. (1971), *Philosophical Papers*. 2ème éd., Oxford: Clarendon Press.  
(Traduction française partielle: *Ecrits philosophiques*, Paris: Editions du Seuil.)
- Barsalou, L. (1987), The Instability of Graded Structure: Implications for the Nature of Concepts. Dans U. Neisser (dir.), *Concepts and Conceptual Development*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Barsalou, L. (1993), Flexibility, Structure, and Linguistic Vagary in Concepts. Dans A.F. Collins et al. (dir.), *Theories of Memory*, London: Lawrence Erlbaum.
- Clark, E. et Clark, H. (1979), When Nouns Surface as Verbs. *Language* 55: 430-477.

---

<sup>14</sup> Le défenseur de la théorie traditionnelle n'a sans doute pas dit son dernier mot. Il pourrait soutenir que notre incapacité à imaginer les conditions de vérité des énoncés du type de "Paul a ouvert le soleil" ou "Désarmez la fricassée" est un trait contingent de notre organisation cognitive: il y aurait un "niveau de base" pour la représentation des situations, de même qu'il y a un niveau de base pour la représentation des objets. C'est pour atteindre le niveau de base qu'il serait nécessaire de faire appel à des hypothèses d'arrière plan afin d'enrichir la signification linguistique et de rendre la situation représentée suffisamment concrète. Les conditions de vérité correspondant aux phrases hors contexte se situeraient, elles, à un niveau trop abstrait pour nos capacités de représentation. Mais cela n'empêcherait pas les phrases *d'avoir* des conditions de vérité abstraites, à ce niveau. — Ayant largement dépassé les limites imparties à cet article, je laisse à John Searle le soin de répondre à cette ultime tentative du défenseur de la théorie traditionnelle pour minimiser la dépendance des conditions de vérité vis-à-vis de l'arrière plan.



- Clark, H. (1983), Making Sense of Nonce Sense. Repris dans H. Clark, *Arenas of Language Use*, Chicago: The University of Chicago Press & CSLI, 1992.
- Dascal, M. (1981), Contextualism. Dans H. Parret et al. (dir.), *Possibilities and Limitations of Pragmatics*, Amsterdam: Benjamins.
- Dretske, F. (1981), *Knowledge and the Flow of Information*. Oxford: Blackwell.
- Fillmore, C. (1982), Frame Semantics. Dans Linguistic Society of Korea (dir.), *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul: Hanshin.
- Fillmore, C. (1985), Frames and the Semantics of Understanding. *Quaderni di Semantica* 6: 222-224.
- Fillmore, C. (1991), "Corpus linguistics" or "Computer-aided armchair linguistics". Dans J. Svartvik (dir.), *Directions in Corpus Linguistics: Proceedings of the Nobel Symposium 82*, Berlin: Mouton/De Gruyter.
- Hintzman, D. (1986), "Schema Abstraction" in a Multiple-Trace Memory Model. *Psychological Review* 93: 411-28.
- Hintzman, D. (1988), Judgments of Frequency and Recognition Memory in a Multiple-Trace Memory Mode. *Psychological Review* 95: 528-551.
- Kaplan, D. (1989), Demonstratives. Dans J. Almog, H. Wettstein et J. Perry (dir.), *Themes from Kaplan*, New York: Oxford University Press.
- Langacker, R. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar I*. Stanford: Stanford University Press.
- Langacker, R. (1991), *Concept, Image, and Symbol: The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin: Mouton/De Gruyter.
- Lewis, D. (1980), Index, Context, and Content. Dans S. Kanger and S. Öhman (eds.), *Philosophy and Grammar*, Dordrecht: Reidel.
- Moravcsik, J. (1990), *Thought and Language*. London: Routledge.
- Moravcsik, J. (à paraître), Is Snow White?
- Putnam, H. (1975), The Meaning of Meaning. Dans H. Putnam, *Mind, Language and Reality: Philosophical Papers, vol. 2*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Recanati, F. (1993), *Direct Reference: From Language to Thought*. Oxford: Blackwell.

- Recanati, F. 1997: La polysémie contre le fixisme. *Langue Française* 113: 107-123.
- Rumelhart, D. (1979), Some Problems with the Notion of Literal Meaning. Dans A. Ortony (dir.), *Metaphor and Thought*, 2ème ed., Cambridge: Cambridge University Press, 1993.
- Searle, J. (1978), Literal Meaning. *Erkenntnis* 13: 207-224. (Traduction française dans *Langue Française* 42, 1979, et dans le recueil de Searle, *Sens et Expression*, Paris: Editions de Minuit).
- Searle, J. (1980), The Background of Meaning. Dans J. Searle, F. Kiefer et M. Bierwisch (dir.), *Speech Act Theory and Pragmatics*, Dordrecht: Reidel.
- Searle, J. (1983), *Intentionality*. Cambridge: Cambridge University Press. (Traduction française: *L'Intentionnalité*, Paris: Editions de Minuit.)
- Searle, J. (1992), *The Rediscovery of the Mind*. Cambridge, Mass: MIT Press. (Traduction française: *La Redécouverte de l'esprit*, Paris: Gallimard.)
- Travis, C. (1975), *Saying and Understanding*. Oxford: Basil Blackwell.
- Travis, C. (1981), *The True and the False: the Domain of the Pragmatic*. Amsterdam: J. Benjamins.
- Travis, C. (1985), On What is Strictly Speaking True. *Canadian Journal of Philosophy* 15: 187-229.
- Travis, C. (1989), *The Uses of Sense: Wittgenstein's Philosophy of Language*. Oxford: Clarendon Press.
- Tversky, A. (1977), Features of Similarity. *Psychological Review* 84: 327-352.
- Waismann, F. (1951), Verifiability. Dans A. Flew (dir.), *Logic and Language*, 1st series, Oxford: Basil Blackwell.
- Wittgenstein, L. (1953), *Philosophical Investigations*, Oxford: Basil Blackwell. (Traduction française: *Recherches Philosophiques*, Paris: Gallimard.)